L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 17 NOVEMBRE 1893. 67me Annee

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,

R. P. RANDALL,

54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,

Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 17 NOVEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

Ou s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc, qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Chas. D. Stuart aux Chicago Sale Stables, au coin des rues Howard et Carondelet.—Chevaux de trait et pour monture, ainsi que beaux chevaux pour équipages.

LE GARDIEN DE LA PAIX.

En France, on l'a dit depuis longtemps : tout finit par des chansons, on tout au moins par des bons mots. En voici un dernier qui fait, en ce moment, le tour de la Presse française et étrangère et qui mérite d'être relevé, car il arrive à point, il tombe à pic et caractérise bien nettement la situation.

Après les relations si étroites qui viennent de s'établir entre les deux peuples russe et français ; après les déclarations si loyales, si franches du Czar Alexandre III qui, à propos des fêtes de Toulon et de Paris, n'a pas craint de se déconvrir, d'exprimer clairement sa façon de penser et de sentir, lui, le plus réservé, le plus silencieux des monarques, il fallait bien que le Parisien l'affublât d'un sobriquet populaire doublé d'un calembour, si faire se pouvait. Le mot a été trouvé ; il est on ne peut plus rénssi. Gavroche a décoré Alexandre III du titre de "gardien de la paix." C'est celui, comme on sait, que portent les agents de police chargés de maintenir l'ordre dans les rues de Paris.

C'est bien là, en effet, le rôle que joue en ce moment le Czar. C'est lui, il peut s'en vanter, qui est le véritable "gardien de la paix" européenne. Sans l'union étroite, intime, qui s'est établie entre lui et le gouvernement de la République Française—union longtemps tacite, aujourd'hui hautement avouée, franchement proclamée, on ne peut dire où en seraient les choses dans l'Ancien Monde. Il y a plus de deux ans que l'Europe serait à feu et à sang.

On peut n'être pas un très fervent catholique, un partisan très ardent de la papauté. Il y a pourtant, chez Léon XIII, une qualité maîtresse que personne ne lui refuse, c'est que c'est un très fin diplomate, un esprit d'une rare clairvoyance, doué, en quelque sorte, à force de pénétration et de perspicacité, de ce que l'on appelle communément la seconde vue.

Il ne s'y est pas trompé, Léon XIII. Quand il a conseillé de former l'alliance française, en face de la Triplice, il l'a saluée cordialement, il l'a couverte de ses bénédictions. On ne dira certes pas de celui-là qu'il joue un jeu double, qu'il fait étalage de son amour de la paix pour mieux préparer la guerre en sous main. Qu'aurait-il à faire au milieu d'une kermesse de bouclieres ? De quelque côté que nous envisagions la question, quelle que soit l'issue d'une lutte de ce genre, nous voyons très clairement ce qu'il a à y perdre ; impossible pour nous d'apercevoir ce qu'il pourrait y gagner.

D'ailleurs, n'est-il pas la plus haute personnalité morale du monde chrétien ? N'est il pas le premier pontife d'une religion toute de paix et d'amour ? La moindre arrière-pensée d'une guerre fratricide entre disciples du Christ, la moindre faveur qu'il accorderait qui fomenterait une guerre générale, ne serait-elle pas de sa part la plus odieuse des prévarications ? Si donc il s'est déclaré si hautement partisan de l'Union franco russe, c'est que, comme homme d'Etat, comme Pontife Chrétien, il y voit la plus sûre garantie du maintien de la paix. C'est le plus puissant argument que l'on puisse invoquer en faveur de l'alliance franco russe.

Les manifestations de Toulon et de Paris ont eu plus de retentissement qu'on ne s'imagine. Elles ont changé la situation, non seulement pour le monde européen, mais aussi et tout spécialement pour les membres de la triple alliance.

Depuis lors, on remarque dans leurs chancelleries un mouvement inaccoutumé. Il y a entre leurs différents cabinets des allées et venues, des visites de nature à ministre, des correspondances actives qui indiquent qu'évidemment il se passe quelque chose. Quoi ? Nous ne pouvons le dire positivement. Mais soyons sûrs qu'il ne s'agit pas pour le moment de préparatifs de guerre ; ils ne peuvent attaquer sans courir les plus terribles risques. Guillaume II le sait bien, c'est pourquoi il veut changer de tactique. Tout est à la paix pour le moment. Il est même question de désarmement général. Les trois puissances sont aux abois, l'Italie surtout. On n'avait pas cru à tant de longanimité de la part de la France. On s'attendait à une rupture de la paix à bref délai ; mais pas une seule menace, pas un mot de travers, ni même à double sens n'est sorti d'une bouche française. On a essayé de la provocation. Rien n'y a fait. La France est restée calme. Elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Elle sortira d'autant moins de ce calme qu'elle se sent à présent de force à lutter à armes égales et que plus que ses ennemis elle peut attendre.

Toutes les combinaisons, toutes les tentatives de la triplice ont échoué. Elle est obligée de s'avouer vaincue ; elle en est réduite à parler de désarmement. Que la France la laisse faire, prête elle même à suivre l'exemple, aussitôt qu'on le lui donnera. Ce n'est pas elle qui a donné le signal des armements ; ce n'est pas à elle à donner celui des désarmements.

L'avenir est au plus sage, disait M. Thiers aux républicains, il y a vingt ans. On peut dire aujourd'hui que l'avenir est aux plus réservés, aux plus patients, à ceux qui peuvent le plus attendre.

Aujourd'hui, Alexandre III a autant raison de se constituer "gardien de la paix" que M. Thiers en 1872 de se constituer le chef de la République sage et conservatrice

IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, it is general debility you need.
BROWN'S IRON BITTERS.
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.

Si vos cheveux s'éclaircissent et se blanchissent servez-vous de la Vigueur des Cheveux d'Ayer Elle leur redonne la vitalité et la couleur.

M. Prudhomme reçoit la visite d'un ami retour d'un long voyage.

—Oui, dit celui-ci en arrivant. Je viens du Tonquin d'une seule traite.

—Bigre ! fait M. Prudhomme très poli, *pouvez-vous donc !*

LASALLE.

A propos de l'inauguration de la statue de Lasalle, à Lunéville, le *Petit Journal* publie un intéressant article, dont nous détachons avec plaisir le passage suivant :

Lasalle, le type du caractère français, est né dans Metz, la vieille et fidèle cité lorraine.

Aussitôt incorporé dans l'armée, il franchit rapidement les premiers grades. Il est capitaine en 1796 et sert à l'armée italienne dont Bonaparte est général en chef.

Un soir, il prend vingt-cinq cavaliers de son escadron, part sans bruit, traverse les lignes de vedettes ennemies, tourne le camp des Autrichiens et pénètre dans Vicence où il cache sa troupe ; lui se rend chez une adorable marquise qui raffole du brillant hussard.... Rappelé à la réalité au milieu de la nuit par des coups de fusil, il saute à cheval et réunit ses hommes ; mais il est cerné. Il charge ceux qui lui barrent le chemin, les enfonce et disparaît dans la campagne. L'alerte est donnée, on le poursuit, les grand'gardes sont en éveil. Il dépiste les poursuivants, attaque ceux qui s'opposent à son passage ; bref, il rentre au camp ramenant neuf chevaux pris aux Autrichiens sans avoir perdu un seul homme. A peine est-il arrivé que Bonaparte l'aperçoit. Il l'appelle.

"D'où viens-tu ? — De Vicence !" Et alors il expose au général en chef les positions précises qu'occupent les différente corps de l'ennemi. Bonaparte, content de recevoir des renseignements d'un si haut intérêt, au lieu de le punir de son escapade, le nomme chef d'escadrons pour le récompenser de la façon dont il renseigne ses chefs.

A Rivoli, il charge avec vingt-six chasseurs un bataillon et le fait prisonnier en entier. Quelques instants après, à la tête de cent hussards, de sa propre initiative, il se jette bride abattue contre la colonne du général Ockray et l'enfonce. Cette charge héroïque décide la victoire.

Le soir, Lasalle pâle et épuisé présente les drapeaux que lui et ses cavaliers ont pris à l'ennemi. "Couche-toi dessus, tu l'as bien mérité", lui dit Bonaparte.

En Egypte, il continue ses prouesses ; sa conduite au combat de Salahieh est demeurée légendaire. Son régiment charge les mamelouks de Mourad-Bey, une mêlée épouvantable a lieu ; à force de frapper, Lasalle a son sabre brisé : il saute à terre, en ramasse un abandonné et tenant toujours son cheval il se bat à pied, blesse trois mamelouks, ressaute à cheval, continue à frapper et met en déroute ses adversaires.

Dans la campagne d'Austerlitz et celle d'Iéna, il est sans cesse aux avant-postes, poussant les ennemis, traversant leurs lignes et rapportant, sur leurs forces et leurs positions, des indications qui facilitent à Napoléon la conception des plans de campagne.

Après Iéna, il suit sans relâche les troupes prussiennes en retraite ; à un moment, il est avec trois cents hussards en présence d'une division de cavalerie prussienne. Il arrête ses cavaliers, attendant des renforts ; mais les Prussiens se préparent à l'entourer ; alors il n'hésite pas, il fonce sur eux, leur fait faire demi-tour, les jette dans un défilé, les poursuit pendant plus d'une heure, leur tuant cinq cents hommes et prenant l'étendard du régiment de la reine Louise de Prusse.

Ce n'était encore rien à côté de ce qu'il devait faire quelques jours plus tard.

Le 29 octobre, Lasalle arrive avec deux régiments de hussards devant Custrin, il lance aux alentours de la ville des patrouilles de cavalerie, puis il fait mettre pied à terre aux cavaliers des compagnies d'élite qui ont des épaulettes, et leur ordonne de manœuvrer à pied aussi près que possible des remparts, de manière à faire croire aux Prussiens qu'ils sont des grenadiers et qu'il a devant la place un corps d'armée.

Il a un caisson de munitions. Il le fait circuler toute la journée de telle façon qu'en apparaissant et disparaissant alternativement derrière une colline qui est près de la ville, on suppose dans la place qu'il a une artillerie nombreuse.

A la nuit, il envoie deux officiers sommer la place de se rendre : si elle n'a pas capitulé le lendemain à huit heures du matin, la garnison sera passée par les armes. Le gouvernement croit qu'il est cerné par un corps d'armée et consent à livrer la place et à constituer la garnison prisonnière de guerre.

Elle comptait 6 000 Prussiens et Lasalle avait 800 cavaliers.

Le lendemain, les portes sont occupées par ses cavaliers d'élite toujours à pied.

La garnison commence à défiler ; mais soudain elle s'aperçoit qu'il n'y a là qu'une poignée de Français, une partie des Prussiens veut reprendre ses armes. Heureusement, la capitulation portait que les fusils auraient de fausses pierres en bois au lieu de pierres à fusil, et le général prussien avait fait scrupuleusement exécuter cet article.

Lasalle ne donne pas le temps aux prisonniers de s'insurger, il charge contre eux les dispersé et en tue un grand nombre. Au même moment arrive un régiment d'infanterie française et deux pièces de canon. Ce renfort vient à point : il prend position sur les remparts et presse la sortie du reste de la garnison qui est entièrement hors de la place à onze heures.

En apprenant cette nouvelle, Napoléon s'écria : "Si ma cavalerie légère prend les places fortes, je n'ai plus qu'à faire fondre mon artillerie !"

Personne n'était meilleur ni plus affable que Lasalle pour ses officiers. "Un jour, raconte un capitaine de cavalerie, un lieutenant et moi nous passions dans la rue d'une petite ville de Pologne où le général Lasalle avait établi son quartier. Le général nous aperçut : "On ne passe pas ainsi devant le général, on s'arrête ! descendez." Nous opéines, il nous offrit des liqueurs et du tabac ; puis "Allez à vos affaires, mais rappelez vous que, quand on a bu la goutte chez La Salle, on y dîne."

"Nous revînmes à l'heure du dîner ; Mme Lasalle nous en fit les honneurs et le général l'égaya par des saillies sans nombre."

A d'autres moments, lorsque l'honneur de ses troupes était en jeu, ou que le danger devenait pressant, il ne riait plus.

A Golymin, le 5e et le 7e hussards partent à la charge lorsque, au bout d'un instant, ces deux régiments ont une hésitation, s'arrêtent, sont pris de panique et se mettent en retraite. Il fallut un demi-quart d'heure pour les rallier.

Lasalle, furieux, veut les punir ; il les ramène en avant sous le feu de l'artillerie russe et les tient immobiles sous le canon durant deux heures ; lui-même demeure seul devant les escadrons. "Il tombait à tout moment des hommes et des chevaux ; Lasalle eut deux chevaux tués ; mais personne ne broncha, on n'entendit même pas un murmure."

On a cru que Lasalle était un sabreur, uniquement doué de coup d'œil sur le terrain.

On ne se doutait pas qu'il était autant tacticien que cavalier émérite, qu'il pas sait ses nuits à étudier les cartes et les plans du pays où il devait manœuvrer et se battre. Qu'il fît une reconnaissance ou qu'il commandât une charge, rien n'était livré au hasard ; tout était prévu à l'avance, étudié et conçut suivant les rapports et l'étude du pays.

Lorsqu'il mourut, on trouva dans son fourgon, à son quartier général, soixante-deux cartes de l'Autriche centrale ; sur toutes il avait ajouté des notes, mis des corrections, placé des épingles et toutes sortes de marques destinées à lui servir d'indication pour la conception de ses plans d'action.

For Malaria, Liver Trouble, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

Sait-on que Gounod laisse un opéra complètement achevé ?

Cette œuvre, toute imprégnée du mysticisme de l'illustre compositeur, et qu'on dit être d'une très haute inspiration, a pour titre : *Maître Pierre*, et n'est autre chose que la légende amoureuse d'Héloïse et d'Abélard.

Le poème est de M. Louis Gallet. Le sujet, bien que traité de la façon la plus chaste, avait effrayé, dit-on, l'Opéra Comique, qui doit compter avec sa clientèle. Il était aussi, paraît il, un peu trop intime pour le vaste cadre de l'Opéra. Mais quelle belle ouverture pour un Théâtre Lyrique !

Après la visite de l'escadre russe à Toulon.

On ne doutait pas en Europe, dit le *Temps*, que, dans ce merveilleux cadre de Paris, nous ne réussissions à organiser des fêtes d'un éclat extraordinaire ; mais on avait peut-être moins de confiance en notre sagesse que dans notre goût en matière artistique. Aujourd'hui que les derniers lampions sont éteints et les suprêmes exclamations évanouies, nous pouvons constater avec une satisfaction sans mélange, l'intelligence patriotique et le tact parfait dont la population parisienne a fait preuve durant ces huit jours, où dans un enthousiasme continu elle a su résister à la fois à la monotonie des ovations quotidiennes et à l'exaltation des grands rassemblements populaires. Aucune note discordante n'est venue troubler cette pacifique allégresse. Aussi, voulant essayer de résumer l'impression générale que nous laissent ces fêtes et leur résultat le plus immédiat, il nous sera permis de dire que n'est une heureuse impression d'apaisement et de détente tant dans la politique étrangère que dans notre politique intérieure.

Au dehors, la situation n'était pas sans quelque embarras et sans quelque tension : quand la flotte russe est arrivée à Toulon, des observateurs du ciel politique de l'Europe aguaisaient des nuages à l'horizon. Ils craignaient, sans trop le dire, que cette visite des Russes à Paris n'y dégageât une sorte d'électricité capable de provoquer quelque orage. Ces craintes des diplomates ont été vaines. Bien mieux, ce qui, dans leurs prévisions, menaçait d'augmenter les nuages, c'est au contraire ce qui a achevé de les dissiper. Tout le monde respire plus à l'aise et regarde l'avenir avec plus de confiance ; loin de s'être rapprochées, les menaces de guerre paraissent à tous plus éloignées que jamais. On a le sentiment bienfaisant d'un état de paix plus solide et plus durable qu'auparavant. D'où vient cela ? On ne nous contredira pas si nous disons qu'on le doit au caractère éminemment cordial et éminemment pacifique des manifestations des Russes à l'égard de la France et des Français à l'égard de la Russie. Dans les discours, dans les ovations, dans les compliments échangés, les deux peuples ont proclamé de si évidente façon le désir de garder la paix qu'aucun doute ne peut s'élever à cet égard. Le peuple de Paris, en particulier, a tenu et a réussi à enlever tout caractère de provocation à la démonstration de son amitié. Il criait de bon cœur : "Vive la Russie !" parce que la présence des Russes semblait lui symboliser et lui garantir ces deux choses : le maintien de la paix et le triomphe définitif de la République. Quiconque aura pu saisir ce double sentiment au fond de la conscience populaire durant ces huit jours n'aura rien compris à ce qui se passait sous ses yeux.

Tant que la France était seule devant la triple alliance, positivement dirigée contre elle, et de l'Angleterre, plus ou moins défiante et jalouse, on avait le vague mais inquiétant sentiment que les garanties de paix ne se trouvaient que d'un seul côté et qu'en somme l'Europe était à la merci de quelques volontés individuelles. Au contraire, avec la France, ayant la Russie tout près d'elle, l'équilibre des forces européennes se trouve rétabli, et par cet équilibre même, la paix est assurée. Tel fut, on s'en souvient, l'effet presque magique de la visite de Cronstadt il y a deux ans ; tel a été, pour la même cause, celui de la visite de Toulon.

Sur la France elle-même, sur sa vie intérieure, sur les partis qui s'y disputent le pouvoir, cette visite des Russes a eu la même action bienfaisante et produit le même apaisement. Ce n'est pas le moindre motif de reconnaissance que les Russes en s'en allant ont laissé dans les cœurs de tous les bons patriotes, que ce rapprochement momentané, cet accord que leur présence a réalisé non seulement entre les partis politiques, mais encore entre toutes les classes de la société. En présence de nos hôtes, nos querelles et nos divisions ont paru oubliées ; une sympathie générale a circulé entre tous les citoyens qui se sont sentis enfants du même pays, membres solidaires d'un même corps. Ces faits ont été pour nous, par-dessus tout, l'apothéose de la mère commune, ne la patrie indivisible et sainte. Il faut le redire, le trait dominant de ces réjouissances et de ces manifestations, c'est la part cordiale que le peuple, les ouvriers, la masse, les femmes, les enfants y ont prise. On nous dit que c'est la chose qui a le plus touché les marins russes à Paris et dont ils emportent le plus émouvant souvenir. Nous le croyons sans peine. Ils trouveront ailleurs l'éclat conventionnel des pompes officielles. Mais ce qu'ils ne sauraient oublier, ce sont ces poignées de mains que nos ouvriers tenaient à leur donner, ces mères leur demandant d'embrasser leurs enfants.

Eh bien ! c'est cette participation populaire aux fêtes franco russes qui en les rendant vraiment universelles, leur a donné ce caractère bienfaisant, cette vertu de conciliation et de fraternité qui en fait pour nous un événement aussi important pour notre politique intérieure que pour notre politique étrangère. Sans nul doute, il est à craindre que cette trêve ne dure pas longtemps. Il va falloir reprendre l'œuvre suspendue, la tâche et le combat de chaque jour. Or, ne vit pas seulement d'émotions généreuses et d'enthousiasme lyrique. Mais il nous semble qu'il restera quelque chose parmi nous de ces inoubliables journées où tous les cœurs français ont battu à l'unisson. Libéraux, radicaux, conservateurs, monarchistes, socialistes même, si nous recommençons demain nos procès et nos vieilles querelles, du moins nos rapports réciproques en seront adoucis, et nous nous souviendrons que, pour graves que soient nos dissentiments, ce sont après tout des dissentiments de famille, qu'il faut régler dans un esprit de famille, sans permettre qu'ils portent jamais atteinte au prestige et aux intérêts sacrés de la patrie.

Les parasites de la canne à sucre.

Un de nos confrères annonçait récemment que les cannes à sucre des Antilles étaient menacées d'un nouveau fléau, un "microbe" qui ferait périr la plante en rongeant les racines.

Informations prises, nous croyons pouvoir affirmer que le "microbe" en question n'est autre que la larve d'un coléoptère depuis longtemps connu à Bourbon sous le nom de *bover*.

Certaines de ces larves s'attaquent aux racines des jeunes plants, qui s'étiolent et meurent. Quand on arrache un de ces pieds malades, on trouve les larves ou les insectes parfaits adhérents à la racine.

Une autre espèce de larve s'insinue entre la tige et les feuilles qui l'engaînent, la perce près d'un nœud et pénètre à l'intérieur.

Lorsqu'on coupe une tige ainsi atteinte, le jus qui s'écoule est rougeâtre, ce qui indique que la fermentation acétique a eu lieu, et lorsqu'on fend la canne longitudinalement, on trouve l'intérieur rongé et habité par les insectes.

Ces cannes vérouées, que l'on rencontre ordinairement dans la proportion de 20 à 25 0/0, sont un inconvénient pour la fabrication, mais, jusqu'à présent, on se résignait à faire la part du feu et à compter avec l'ennemi, puisqu'on ne pouvait faire autrement.

Mais il est arrivé, notamment à la Barbade et à Porto Rico, que les parasites, favorisés par le climat ou par l'absence des oiseaux insectivores, ont pullulé plus que de coutume, et que leurs dégâts ont pris les proportions d'un véritable désastre.

Il y a deux ans, des spécimens de l'insecte et de sa larve, ainsi que des cannes vérouées, furent envoyés de la Barbade en Angleterre pour y être étudiés par les spécialistes, en vue de lutter contre le fléau.

Un mémoire fut rédigé sur la question et traduit en français par les soins de la Chambre d'agriculture de la Basse Terre. Mais les moyens de défense qu'il proposait manquaient d'un caractère suffisamment pratique.

D'après les nouvelles qui nous arrivent, il y aurait recrudescence du fléau et les Antilles françaises seraient menacées.

Il est de fait que si la larve qui s'attaque aux racines des jeunes plants—et c'est de celles-là qu'il est question—venait à pulluler à la Guadeloupe et à la Martinique, c'en serait fait de l'industrie sucrière, par conséquent de la seule richesse de ces colonies.

Le Costume du Président de la Republique.

Le peuple français a toujours eu un faible pour le panache. Les fêtes franco-russes ont prouvé une fois de plus que les convictions républicaines étaient parfaitement compatibles avec le goût des beaux uniformes, des chapeaux à plumes et des décorations multicolores. Les moralistes à l'esprit chagrin auront beau faire ; un chef d'Etat en gibus et en habit noir aura toujours moins de prestige sur les masses qu'un cavalier casqué, cuirassé et chaussé de grandes bottes. Les bottes surtout ont le privilège de fasciner les foules. On l'a bien vu sous la Commune, alors que chefs et soldats rivalisaient à qui aurait les plus belles bottes. Cette passion immodérée pour le galon est peut-être regrettable, mais il faut en prendre son parti : on ne change pas les travers d'un peuple du jour au lendemain. Napoléon, il est vrai, affectait de sortir en redingote grise et en petit chapeau ; le contraste en cette tenue sévère et les uniformes étincelants de son entourage l'annulait. Mais, sous la redingote à demi boutonnée, on voyait l'uniforme, et l'épée n'était pas emprisonnée. Et puis Napoléon était Napoléon, et son prestige n'avait pas besoin de rubans, bien qu'aux fêtes de gala cet homme, d'une simplicité étudiée, aimât à se faire voir en grand costume d'apparat, avec le Régent à la garde de son épée. M. Magnard, et il n'est pas seul, paraît-il, de son avis, estime que le moment est venu de reprendre ces traditions fastueuses, et il demande qu'on étudie un costume d'apparat pour le Président de la République.

Le fait est que l'habit noir fait une piteuse figure au milieu des uniformes rothaus-és d'or et des casques à aigrettes. Le soir, au théâtre cela va encore. Mais, au plein jour, cette tenue laisse à désirer. Nous nous imaginons difficilement, par exemple, un chef d'Etat passant à Toulon une revue navale dans le même appareil qu'un garçon de noces endimanché. Tout le monde étant d'accord sur ce point, reste à définir quel devra être l'uniforme présidentiel. Il faudrait quelque chose de simple et de décoratif à la fois, un costume qui tînt le milieu entre le civil et le militaire. Sur une question aussi grave et aussi délicate, nous n'oserions pas nous prononcer catégoriquement. Mais s'il nous était permis d'émettre un avis, nous pencherions pour un uniforme dans le genre de celui qu'arborient, à l'armée, les représentant de la Convention. Ce costume, avec la longue redingote à grands revers, la large ceinture tricolore, le chapeau enocardé et les bottes, faisait grand effet. On pourrait y ajouter quelques agréments, tels que le collier de grand maître de la Légion-d'Honneur. En dehors de ses avantages plastiques, ce costume, qu'on peut porter à pied et à cheval, aurait le mérite de ne pas porter ombrage aux républicains les plus sincères. Qui donc oserait-il blâmer le Président de la République de faire revivre ce modèle inaugurée par les fondateurs de la première République ? Puisque les badauds, et ils sont légion, sont à ce point sensible aux choses extérieures, pourquoi ne leur donnerait-on pas satisfaction ? Après tout, cela ne fait de tort à personne.

Les Rhumatismes, la Névralgie, et les Céphalgies, causés par un sang appauvri, sont guéris par la Salsapareille d'Ayer.

GONZALES & LAUDUMIEY.

Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.

170 CHEMIN DU BAYOU, 170

Près Rempart.

VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.

Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.

TÉLÉPHONE NO 479.

21 fév 93—1 an

AUBIN.—Décédé hier, 16 novembre 1893, à 10 heures du matin, à l'âge de 46 ans, M. M. AUBIN, natif de Rondée, Haute Garonne, France. Ses amis et connaissances, ceux de son frère aîné, qui les membres de la Société Française de Bienfaisance de la Nouvelle-Orléans, de la Démocratie Française, de la Loge Cervantes No 4, de la Société Union Espanola et de la Loge Persévérance No 4, sont respectueusement priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, vendredi, à 3 heures P. M., de sa dernière résidence, coin Claude et Dumaine.

De la part de sa veuve et de ses enfants.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédé hier, le 16 novembre 1893, à 10 heures A. M., à l'âge de 46 ans, le sociétaire M. AUBIN, natif de Rondée (Haute Garonne, France. MM. les Membres de la Société et particulièrement ceux de la catégorie du mois de novembre sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, le 17 novembre 1893, à 3 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière demeure rue St Claude, coin Dumaine.

Par ordre du Président, JOS. BAYLE.

A. LE FRANÇOIS, Secrétaire. 17 nov—1f

A.·. L.·A.·. G.·. D.·. G.·. E.·. D.·. U.·.

Abend fallecido el H.·. M. B. AUBIN se suplica sea Caballero de la Rosa.·. Logia de Perfección Cervantes No 4, como igualmente los Oab.·. del Sob.·. Cap.·. R.·. Cervantes No 4 asistan al funeral que tendrá lugar en el local de la Logia Perseverancia, esquina Dumaine y St-Claude, alas tres de la tarde 17 nov 1893.

Por orde de V.·. M.·.

JOSÉ ALABAU,

El Secretario JOSÉ CUERVO.

17nov—1f

Resp.·. L.·. Perséverance No 4.—Los off.·. et membres de ce Resp.·. Atr.·. sont instamment requis d'assister à l'enterrement du F.·. M. B. AUBIN, décédé hier à 10 heures A. M., à l'âge de 46 ans. Le convoi partira du local de la Loge à 3 heures P. M. précises. Les FF.·. réguliers des sœurs loges sont invités à y assister.

Par ordre du Vén.·.

J. MAGENDIE, Sec.·.

17 nov—1f

AVIS.

Aux Amateurs de la Louisiane qui voudraient acheter un fusil fin central, depuis le calibre 10 jusque 16.

Fusils doubles canons à ressorts.

Ne peuvent mieux s'adresser qu'à moi, car j'ai un lot de ces armes en main que je sacrifierai à de très bas prix d'occasion.

Ceux qui pourraient douter de la vérité de ce que j'avance ici, peuvent s'en assurer aux mêmes.

ARTHUR E. SAGET.

Etabli depuis 1849.

No 199 RUE DE CHARTRES,

Entre Madison et Ste-Anne.

Nouvelle-Orléans,

12 nov—2 sem Lne

Pouvez-vous m'employer ?

Je puis correspondre parler et lire en Anglais, en Français, en Espagnol, en Allemand. Ces quatre langues me sont familières, ainsi que la tenue de livres, les questions d'assurances, et l'expédition des affaires en général. La question du salaire n'est pas ce qui m'importe le plus ; je tiens avant tout à montrer ce que je suis capable de faire. DE L.

12 nov— P. O. Box 490.

EUROPE.

En vente, billets d'aller et de retour, pour tous points, sur n'importe quelle ligne de vapeurs, ainsi que traites et mandats.

FRANK J. ORFILA & CIE.,

AGENTS,

19 rue du Camp.

Succursale, pour Bourbon et Toulouse.

L. P. BOUBY, Gérant.

27 sept—1 an.

A. CAPITON,

MARCHAND TAILLEUR,

anciennement au No 2 rue Carondelet, informe sa clientèle et le public en général qu'il a récemment ouvert son nouveau magasin au No 69 rue Carondelet, près Perdido, et qu'il vient d'y recevoir ses marchandises d'automne et d'hiver. Il les invitent cordialement à venir les examiner. Ces marchandises sont importées, meilleure main-d'œuvre, coupe garantie, prix raisonnables 10 sept—6m—D Mar

NOUVEL ETABLISSEMENT

—DE—

Récréation d'Eté et d'Hiver

A la Renaissance des Chênes Verts,

CITY PARK,

En face de l'entrée principale.

RESTAURANT ET BAR.

Repas à la carte.

Vins de choix, liqueurs fines, cigares.

Salon au premier pour familles.

On entreprend des banquets, etc.

F. ALCIATORE, Propriétaire.

1 sept—1an mar jeu dim

AVIS.

Bains de vapeur turcs et russes.

BAINS Pour Messieurs de 8 a. m. à 11 a. m., tous les jours excep 16 aux heures des jours réservés aux Dames.

Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide.

Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois lieis de la rue du Canal.

Nos 102 à 106 RUE CONTI

BAINS

EUG. GAUPP, Propriétaire.

27 juil 1 an

E. BARBIER,

Successeur de S. Fournier

Horloger et Bijoutier,

60 RUE ROYALE, 60

Entre Bienville et Conti,

Nouvelle-Orléans.

MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.

Réparations de tous objets concernant sa profession.

Garantie complète. Prix modérés.

Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez !

1er déc—1an

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.

Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.

Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies.

Prix : $1 par bouteille.

DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espagnol

18 déc 92—1 an

W. G. COYLE & CO.,

CHARBON, COKE.

Pittsburg, Anthracite, Alabama Cannel et Coke de Gas et Combustible.

Charbon en chaloupe pour planteurs sucriers

BUREAUX :

47 - - Rue Carondelet - - 47

1er sept—1an mar jeud

OCCASION EXCEPTIONNELLE !

—A L'ENTRÉE DE LA—

SAISON NOUVELLE,

—POUR—

HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

—De Faire des Achats en—

VÊTEMENTS CONFECTIONNES.

LA MAISON

M. LION & CIE

195, 197, 199 Rue Decatur,

EN FACE DU MARCHÉ FRANÇAIS,

A en vente dans le moment l'Assortiment le plus complet de Vêtements Confectionnés dans ses propres Ateliers et dans ceux du Nord ; Vêtements qui se distinguent par la qualité excellente, supérieure de leurs étoffes et l'élégance de leur coupe.

VENANT D'ÊTRE REÇU :

1.000 Magnifiques Costumes d'Enfants de 4 à 14 Ans,

QUI SERONT VENDUS BIEN AU-DESSOUS DE LEUR VALEUR.

Les Prix de la Maison sont d'une Modicité Extrême.

Nous Sommes Prêts à Vendre des

PLEYEL

Et autres

PIANOS

De Première Classe

Aux plus

BAS PRIX DU MARCHÉ

Et aux

CONDITIONS LES PLUS FACILES.

Le

L. Grunewald Co.

No 127 RUE DU CANAL.

24janv—1an

LA BOTTE ROUGE !

—A l'enseigne de la—

"BOTTE ROUGE,"

angle des rues Ursulines & Dauphine

BOTTES, SOULIERS,

ET BOTTINES, A BON MARCHÉ.

GEORGE WAGNER,

1er sept—3m Ven Dim Mar

Compagnie d'Assurances, PHŒNIX de Hartford, Conn.

—SUCCESSEURS DE LA—

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Actif, valeur réelle..... $5,536,324

Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans ainsi que les pertes locales

JULES TUYES, Agent-Résident.

29mai—1an 39 RUE CARONDELET.

AVIS.

Montres, Pendules Françaises et Américaines Réparées et Garanties

CHEZ

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Bijoutiers,

No 17 RUE BOURBON, PRÈS CANAL.

1er sept

ADRIEN ARNAUD,

Ancien contremaître chez Boissier, de Paris et Ma llard, de New York

Confiserie Parisienne de Premier Ordre.

Fabrique, rue des Ursulines, 50.

Spécialité de Bonbons fins et de chocolats, genre Marquis.

Marrons Déguisés, Desserts et Pièces Artistiques pour Soirées.

Tous articles fraichement faite chaque jour.

6 oct—jeud dim—1 an

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.

BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,

(TEUTONIA SAVINGS BANK.)

127 RUE DE LA COMMUNE 127

Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 7 h. à 7 h. de l'après midi.

Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.

15 sept—1an W. W. WEISS, Caissier. M. ERNEST CASSARD, Payeur.

Compagnie d'assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé..... $300,000 00

Actif, 1er janvier 1893..... 1,019,608 33

18 juin93—1 an Geo. L. LAUDUMIEY, Gerant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091

Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Gustaf B. Westfeldt, L. O. Filion, Lucas E. Moore. C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire

12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit

PHILIP WERLEIN,

135 - - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250. Piano de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos